

## Libre sujet.

Attention au chorégraphe Hamid Benmahi ! Avec *Chronic(s)*, il joue sa vie au Big Bang Théâtre. Mais seulement les jours pairs. Chez lui aussi, tout n'est que pudeur, retenue, avec la douleur juste sous la peau. Ce bref récit qui n'avance que par bribes – père boulanger, Alger, parents se disputant l'enfant, la France finalement – on le reçoit en pleine figure. Mis en jambes grâce à la gymnastique, danseur hip-hop ayant fait ses preuves, il atterrit à 23 ans dans l'école de Rosella Hightower, à Cannes, où il prend des classes de ballet avec des mouflets de 12 ans. Il aurait pu partir. Il reste. Déterminé ? Pis : il veut apprendre, il veut savoir.

Pendant trente-sept minutes, son solo mis en scène et en images par Michel Schweizer, auteur du récent succès *Kings*, danse tous les endroits du corps qui ont été blessés par les mots, les souvenirs d'enfant, les humiliations, le racisme partout caché, y compris dans les interviews des journalistes qui vous veulent du bien. Sa danse « chasse », comme on le dirait d'une voiture, glissante, tamponnant les idées toutes faites, la sociologie de roman de gare. Dupe de rien, attentif à tout, Hamid Benmahi prend sa place parmi les têtes chercheuses, tels Niels « Storm » Robitszky, Farid Berki, faisant leurs pratiques artistiques dominantes là où elles peuvent élargir leur chemin, tout en gardant la conscience de cette aventure hip-hop qui a rendu leur vie si singulière.

Pas davantage cette année que l'an passée, Hamid Ben Mahi n'était invité au « Vif du sujet », cette manifestation ultra-chic de la danse contemporaine grâce à laquelle le festival d'Avignon aime à croire qu'il s'intéresse à la danse. Qui parmi ceux qui fabriquent la légitimité artistique connaît Ben Mahi ? Alors que la danseuse Hanna Hedman y présentait un solo chorégraphié par Benoît Lachambre, une de ces performances aussi obstinément narcissiques qu'elles sont jugées considérablement substantielles, aussi paradoxalement néo-académiques qu'elles sont trouvées puissamment avant-gardistes, notre modeste Benmahi proposait, lui, dans le off, un solo de sa façon, d'un tout autre intérêt. En deux mots, Ben Mahi, subtilement accompagné par la scénographie de Michel Schweizer, raconte à la première personne du singulier sa vie – sinon son destin – de danseur venu de la culture hip hop, son passage par la danse classique et, chemin faisant, brosse un antiportrait lumineux de la France du 21 avril. Le principe est simple. Ben Mahi parle quand il est mieux de parler, il danse quand il est mieux de danser. En trente-sept minutes, il évoque sa mère, son père, l'Algérie, la gymnastique, l'apprentissage de la danse à même le béton, la récupération souvent obscène du hip hop par les pouvoirs – presse incluse – de tout poil... C'est la condition ordinaire d'un homme qui a voulu changer sa vie en devenant danseur et qui l'a fait un peu, beaucoup... Billy Elliot n'est pas loin. La politique en plus, ce solo est du niveau du légendaire « Histoire de la danse à ma façon » d'un certain Dominique Boivin. Mais, au royaume de la pensée unique, en dire davantage de cet artiste tranquillement passionnant reviendrait à lui nuire. Aussi je me tais.

N°205 / Décembre 2001 /  
Daniel Conrod

Danser

### Libertés...

LE FAUNE. Le danseur était dans la salle et nous ne le savions pas. Lorsque son tour est arrivé, il est monté sur le plateau, un sac à la main, brisant net l'image de la star. Il a posé ce sac, côté cour. Il a fait un tour de piste, sans musique ni lumière flatteuse. Comme s'il voulait d'abord apprivoiser l'espace auquel il lui faudrait se mesurer. Il semblait réfléchir à ce qu'il allait faire ici, sur la scène de la salle Charlie-Parker de la Villette (Paris), devant ces milliers d'amateurs de hip hop, prêts à frémir à la première de ses performances, n'attendant que cela, ne voulant que cela, que Hamid Ben Mahi, excellent danseur de vingt-huit ans, leur prouve une fois encore qui il était. Il a esquissé quelques mouvements, s'est arrêté quelques instants, a recommencé. Le public ne comprenait pas ce qu'il avait derrière la tête... Hamid Ben Mahi s'est un peu ou l'autre prêté au jeu, mais aussitôt pour brouiller les pistes et désarçonner son public. Dans son apparente nonchalance, il y avait du défi.

*« Non, je ne ferai pas ce que vous attendez de moi ! D'ailleurs je ne suis pas celui que vous imaginez... Je ne vois plus les choses de la même façon. »*

Après sept petites minutes d'une danse hésitante et concentrée, c'est à dire d'une danse pensée, Hamid Ben Mahi a repris son sac, est descendu de la scène, s'est évaporé dans l'obscurité.

C'était son « Prélude à l'après-midi d'un faune ».

### Points de vue « Chronic(s) »

« Gloire à la rue », pourrait dire Hamid Benmahi, à l'instar des rappers de la Fonky Family. Mais aussi gloire à l'individu, à la danse, au hip-hop, à la notion de respect. Son solo, Chronic(s) est une petite bombe dans le milieu de la danse et du théâtre.

Avec la collaboration de Michel Schweitzer et de La Coma, on avait eu un petit aperçu d'un premier travail de ce type dans KINGS. Ici, avec les mêmes, il va encore plus loin dans cette quête de réappropriation de soi et son art. Par le biais d'une confession publique, sincère et percutante, il revient sur ses origines algériennes, sur sa passion pour la danse, sur l'image souvent humiliante véhiculée par les médias de ces drôles de zouaves, « objets exotiques des périphéries urbaines » qui tournent sur la tête.

Car s'il reste calme et posé comme à son habitude, Hamid n'en est pas moins énervé par les clichés négatifs sur le monde hip-hop et sur les enfants issus de l'immigration. Il pousse à sa manière, avec subtilité, un coup de gueule, histoire de dire qu'il existe, et que d'autres comme lui existent. Combattant du hip-hop, mais aussi homme blessé qui a su se libérer de certains carcans, il nous ouvre les portes de son monde avec sincérité.

On le connaissait chorégraphe et danseur, on le découvre aussi bon comédien. Des mots qui sonnent juste, une danse toute en fluidité et en puissance ainsi qu'une bonne dose d'humour et de distanciation viennent étayer un discours sans concession où l'authenticité tient le haut du pavé.

La bande son concoctée par Nicolas Barillot et les photos personnelles d'Hamid ajoutent de la pertinence à un spectacle unique en son genre et nécessaire, apte à conquérir tous les publics.

### **Electron libre**

C'était il y a deux ans. Sur la scène survoltée de la Grande Halle, au milieu des clameurs de la salle, un danseur surgissait de nulle part. Là où le public attendait des performances très physiques, à l'image de celles qui avaient précédé son passage, Hamid Ben Mahi livrait comme en passant une danse intériorisée, presque secrète. Un solo volontairement inachevé, une pensée suspendue. Déjà, cette provocation délectable sonnait comme un manifeste chorégraphique. Voilà que, cette année, l'électron libre de la scène hip-hop récidive. Avec la liberté et l'assurance d'un Dominique Boivin, Ben Mahi

raconte, du haut de sa toute jeune trentaine, « une histoire de sa danse à sa façon », depuis le fils d'immigré qu'il fut jusqu'au danseur professionnel. Entre plusieurs évocations savoureuses, on retiendra son récit mimé d'une représentation de *Don Quichotte* à l'Opéra de Paris, son passage à l'école internationale de danse de Rosella Hightower, ou encore l'hilarante et affligeante interview d'une journaliste venue rencontrer un « danseur de banlieue ». Au-delà d'un parcours personnel finement analysé, commenté par la voix autant que par le geste, se dessine l'évolution d'une danse urbaine en pleine maturation.

L'histoire d'une génération.

